

et les relations entre les individus, même au sein des ménages. Cette transmission pouvait être l'objet de stratégies très complexes, variant d'une région à l'autre. Au Québec, par contre, les terres étaient abondantes et l'accès des ruraux à la propriété foncière, facile. Les préoccupations des chefs de familles étaient, par conséquent, différentes. Transmettre intact le patrimoine hérité était moins important qu'établir le plus d'enfants possibles. La structure sociale résultante était alors plus égalitaire.

La troisième partie, « Phénomène villageois et industries rurales », rassemble également la majorité des communications centrées sur le thème des relations villes-campagnes. Elle suggère que les industries rurales, aussi bien en France qu'au Québec, ont acculturé les populations rurales au monde industriel et urbain. Par conséquent, l'émigration vers la ville et l'entrée dans les usines furent moins aliénantes qu'on l'a souvent cru.

La seconde partie, « Endettement et modes de consommation », est plus hétérogène. Une partie des communications qui la composent présentent des communautés rurales qui ne sont pas auto-suffisantes, mais qui s'articulent sur l'économie régionale par l'intermédiaire des marchands. Elles révèlent aussi l'existence d'un fort niveau d'endettement de la part des ruraux.

La dernière partie, « Comportements et représentations mentales », elle, est un attrape-tout qui défie la synthèse.

Globalement ou individuellement, les différentes communications ou bien remettent en cause des idées reçues concernant la société rurale québécoise, ou bien suggèrent de nouvelles avenues de recherche. À ce titre, l'ouvrage sera très utile aux spécialistes d'histoire rurale. Je lui ferais toutefois un reproche, c'est de trop être un ouvrage de spécialistes. Une introduction replaçant les différentes conclusions atteintes par les participants dans le contexte des connaissances existantes sur les deux sociétés en question aurait pu le rendre également utile pour les historiens du Canada et de la France en général.

Béatrice Craig
Université d'Ottawa

* * *

Donat J. Taddeo et Raymond C. Taras — Le débat linguistique au Québec : La communauté italienne et la langue d'enseignement, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1987, xii, 246 p.

Le débat de la langue de l'enseignement a suscité les plus vives controverses au sein de la société québécoise à partir du milieu des années 1960. D'une part, dans un climat de refrancisation de la société, un nombre croissant de francophones réclament que le français devienne la langue usuelle d'instruction au Québec. D'autre part, les anglophones, se sentant menacés par les revendications des nationalistes, insistent sur leurs droits acquis et veulent assurer l'avenir de leur propre réseau d'institutions scolaires.

L'enjeu pour les deux groupes, ce sont les allophones, ces Québécois d'origines ethniques autres que française, britannique ou amérindienne. Les francophones estiment qu'il y va de la survie d'un Québec français que ces divers groupes acceptent de s'intégrer davantage à la majorité; pour ce qui est de la langue de l'enseignement, ils favorisent l'imposition de contraintes pour assurer cette intégration. Les anglophones, confiants de l'attrait de leur langue dans une Amérique du Nord anglophone, voire dans un monde où l'anglais enregistre des progrès foudroyants, et tablant également sur la réputation d'accueil dont jouissent leurs écoles, exigent le maintien du libre choix de la langue de l'enseignement.

Les auteurs, Donat Taddeo et Raymond Taras, tous deux professeurs d'université au moment de la rédaction de ce volume (Taddeo est maintenant délégué du Québec en Italie), ont voulu retracer le rôle des Italo-Québécois dans l'évolution de ce débat, souvent acrimonieux. Ils commencent par peindre une fresque de l'immigration italienne au Québec au début du XX^e siècle et pendant les

années 1950. Ils montrent que, d'abord assez partagés entre les écoles catholiques de langue française et celles de langue anglaise, les Québécois d'origine italienne ont de plus en plus tendance, à partir de la Deuxième Guerre mondiale, à envoyer leurs enfants aux écoles anglaises. Les Italiens établis au Québec tiennent à ce que leurs enfants puissent acquérir de solides connaissances de l'anglais; il semble manifestement moins important de bien connaître le français. Aussi tard qu'en 1975, alors que le débat sur le notoire Bill 22 bat son plein, Angelo Montini, président d'un important groupe de pression italien, le Consiglio educativo italo-canadese (dont Taddeo fut lui-même membre fondateur), affirme : « Au Québec, la réussite est anglaise. Nous devons gagner notre vie en anglais au Québec, nous voulons avoir le droit de choisir d'aller à l'école anglaise pour y apprendre la langue. » Les auteurs ne doivent pas s'étonner si les francophones soutiennent généralement un autre point de vue.

Alors que le nationalisme québécois s'intensifie, stimulé en partie par la question linguistique, les Québécois de souche italienne tiennent un langage qui nous apparaît contradictoire : tout en soulignant leur désir de s'intégrer davantage à la société québécoise, ils réclament avec vigueur l'accès libre aux écoles anglaises. Les auteurs eux-mêmes s'insurgent contre certaines parties importantes du Bill 22 qui comportent un effet rétroactif sur les immigrants déjà établis au Québec. Ils sympathisent évidemment avec les tentatives des Italiens qui cherchent à se soustraire massivement à l'application de la loi : des centaines d'entre eux se déclarent subitement de langue maternelle anglaise afin que les enfants ne soient pas soumis aux fameux tests de connaissances linguistiques; d'autres se réfugient illégalement dans les écoles catholiques anglaises, complaisantes devant la désobéissance à la loi; d'autres encore abjurent leur foi et s'inscrivent aux écoles protestantes anglaises qui, elles aussi, ferment l'œil.

Pour les auteurs, il aurait fallu que la législation linguistique ne s'applique qu'aux nouveaux venus, arrivés au Québec après l'entrée en vigueur de la loi. Bref, les allophones déjà établis au Québec auraient dû bénéficier d'un droit acquis de s'angliciser. Il nous apparaît étonnant qu'il ne semble pas venir à l'esprit des auteurs que, si ces prétendus droits acquis avaient été reconnus, seuls les francophones parmi les Québécois établis se seraient vu refuser le droit d'envoyer leurs enfants aux écoles anglaises. Peuvent-ils penser sérieusement que les divers gouvernements du Québec auraient pu promouvoir pareille politique?

À bien des égards, il faut admettre que les Italo-Québécois ont été victimes d'un contexte dans lequel ils sont devenus de plus en plus les boucs émissaires des nationalistes décidés de mettre en place une politique de francisation des immigrants. Les auteurs démontrent également comment les anglophones ont utilisé les allophones dans l'accomplissement de leurs desseins, à tel point qu'il aurait été approprié pour des Italiens d'affirmer : « Avec des amis comme eux, qui a besoin d'ennemis? »

Bien sûr, il faut reconnaître les torts des francophones. Durant des décennies, le gouvernement du Québec ne fit rien pour faciliter l'intégration des immigrants. Il est probablement juste de prétendre aussi que l'accueil fait aux Néo-Québécois dans les écoles françaises a longtemps laissé à désirer. Parfois, cependant, les auteurs ne comprennent pas que, dans ce débat sur lequel influent des facteurs nouveaux — la crise démographique, par exemple —, les francophones n'ont pas eu beaucoup d'options. On ne peut certainement pas blâmer les francophones pour le fait que seuls les Néo-Canadiens installés au Québec aient souhaité envoyer leurs enfants aux écoles de la minorité. Oui, les francophones sont eux aussi victimes d'un contexte, en ce sens qu'ils doivent se débattre dans un environnement continental qui ne joue qu'en leur défaveur.

Mais après la pluie, le beau temps. Le débat linguistique, si acerbé fût-il par moments, a tout de même permis, selon les auteurs, à la communauté italienne de s'intégrer bien davantage à la société québécoise. C'est un heureux dénouement. MM. Taddeo et Taras ont livré ici une recherche de qualité et, même si certaines de leurs interprétations susciteront de vifs désaccords, leur livre constitue une importante contribution à nos connaissances sur la question linguistique.

Richard Jones
Université Laval